

Fredons *nerd*

André Brochu

Volume 25, numéro 1 (73), automne 1999

Rêver l'enfance : Littérature et psychanalyse

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201470ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201470ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (1999). Fredons *nerd*. *Voix et Images*, 25(1), 200–203.
<https://doi.org/10.7202/201470ar>

Poésie

Fredons *nerd*

André Brochu, Université de Montréal

J'en apprend tous les jours. *Nerd* veut dire *bollé*. En vieil langage françois, cela se dirait à peu près : superbrillant. Le mot convient donc pour décrire les recueils du présent cru, que je n'apprécie pas également — il s'en faut de beaucoup — mais qui appartiennent au domaine haut de gamme de la production actuelle.

*
**

En conviendrai-je enfin ? Je *résiste* à la poésie de Gilles Cyr. Et j'en souffre. Car il me semble qu'il a tout du poète, et que les torts sont de mon côté. Mais les titres, déjà, m'indisposent. Le dernier, *Pourquoi ça gondole*¹, me fait l'effet d'une mauvaise blague. Les précédents, *Diminution d'une pièce* et *Andromède attendra*, me semblent arbitraires, inaptés à signifier quelque chose de vrai. J'ai l'impression que Cyr met des mois à concevoir de petits textes incommunicables, murés dans une évidence qui ne concerne que lui-même.

Pourquoi ça gondole, l'illustration de la page couverture aidant (on dirait la rugueuse écorce d'un arbre), peut évoquer la théorie du chaos et les fractales de Mandelbrot, qui sont des expressions mathématiques de l'infini tel qu'il est actualisé dans la nature. Cyr n'est pas sourd aux vérités scientifiques ; il se réfère plusieurs

fois à la cosmologie moderne, cite ses vedettes contemporaines. Curieusement, dans des miniatures verbales, il réussit à faire tenir l'immédiat, le présent, la respiration menue des êtres et des choses — et la plus vaste dimension cosmique. L'immédiat, d'une part, et le total univers, d'autre part, en quelques mots seulement. Et sans tiraillement, de façon en quelque sorte continue. Je donne un exemple :

Sur un bon sable
plutôt incompressible
les jambes pâles
ramenées aux épaules
on me confirme
les équilibres
quand je m'étire
je crois broyer
après Fred Hoyle
j'aurai mûri
je tranche aussi
pour la création continue
à l'instant dans la bouche
passe un radis
puis je demande
où se trouve le haut (p. 43)

Aucun lyrisme, aucun érotisme, aucun rapport à quelque être proche ; mais la situation très matérielle d'un homme étendu sur le sable (une plage peut-être, mais où est l'eau ?) dont la vertu physique d'incompressibilité est seule prise en compte ;

une posture d'extrême repli, qui rappelle celle du fœtus — l'étirement, dans ce milieu physique, est broiement, agression, il vaut mieux vivre dans un rapport de soi à soi. Sur la base de cette sensation primaire s'édifie un savoir supérieur, toujours d'ordre physique toutefois : le sentiment des équilibres (ceux du corps en rapport avec ceux de l'univers?). Et puis la référence à Hoyle, astronome, sans doute partisan d'une théorie de la création continue. On est passé du physique à l'astrophysique. Or le corps, champ de l'immédiat, vit des expériences semblables à celles du cosmos : « passe un radis » dans la bouche, comme une comète dans le ciel. Toute expérience, si triviale soit-elle, réveille le sentiment du haut, où se passent les grandes choses. Voilà comment je comprends les deux derniers distiques.

Et je me dis : si la poésie peut être matérialiste, comme chez Lucrèce ou chez Ponge, et tourner le dos au kitsch habituel, c'est peut-être chez Cyr qu'elle réinventera un discours acceptable. Avec humour (il y en a, dans *Pourquoi ça gondole* ; dès le titre...) et, si possible, avec émotion.

Un discours pour le siècle qui s'en vient.

Pourtant, je résiste...

*
**

Hélène Dorion tient plutôt le discours du siècle qui s'en va². Aussi économe de mots que Gilles Cyr, elle l'est, en plus, d'idées et d'expériences, revenant constamment, et indifféremment, sur la désolation de tout et sur la sérénité des choses. Voilà des bilans du monde contra-

dictoires ; heureusement, ils font l'objet d'affirmations séparées ! Un matin, on s'éveille et « la vie bascule » (p. 18). On constate « une désolation qui s'engouffre / au creux de nos vies » (p. 19). Le matin suivant, on se rend compte que « pourtant le chemin reste ouvert. / Le cours des choses s'accomplit — nous rêvons encore » (p. 49). C'est toujours d'un rapport global de soi à l'existence que la poète nous entretient, en des termes forcément peu nuancés.

D'un côté, la faille, la fêlure, la brèche, la blessure, le silence ; de l'autre, la complicité, le rassemblement, l'équilibre, la lumière. Le premier pôle l'emporte sur le second, plus timide, plus abstrait. Le premier est en continuité avec toute une tradition de la modernité centrée sur l'absence. Le second évoque plutôt l'humanisme. Les deux sont de très bon ton et, on le voit, ne se nuisent guère l'un à l'autre. Au contraire, ils entrent en composition comme, sur une toile, les blancs et les noirs d'une certaine peinture métaphysique. Ces tons dominant dans la première partie du livre.

Dans la deuxième, le bleu vient prendre le relais du blanc (et le rouge, abruptement évoqué, du noir), sans modifier beaucoup l'équilibre entre les contraires. La poésie d'Hélène Dorion n'est jamais violente. Parfois, elle devient poignante quand elle évoque « ce qui tremble en nous » (p. 23), ou, suivant un coup de tonnerre, « le battement / des voiles dans l'air » (p. 34). Mais la tonalité d'ensemble est généralement terne, et le propos, attendu. « Pas un souffle. Juste la couleur / du monde sur la feuille légère. » (p. 71) La couleur, et non la lumière. Le poème, en

Cyr, purement rationnelle, bien que l'intelligence y préside aussi; mais l'intelligence est imbibée d'émotion. De désir et d'angoisse ensemble. «Je sais que tout n'est pas dit parce que j'ai le cœur serré» (p. 112), et l'angoisse relancera toujours le discours, le besoin de connaître et d'aimer. «Tout n'est pas dit puisque c'est dans la matière volatile des larmes que s'installe cette étrange sueur de peur et de vrai qui nous emporte comme si la vie pouvait soudain toucher ses métaphores» (p. 114). Voilà du langage véhément et neuf, loin des mélancolies convenues comme des abstractions qui n'expliquent qu'elles-mêmes.

*
**

Salut à Pierre Perrault (1927-1999) qui, par ses livres comme par ses films, a cherché à donner du Québec une expression grande et simple, accordée aux traditions vives et ouverte à l'avenir. C'était le projet merveilleux, insensé d'une époque qui disparaît avec lui.

Voilà encore une mort dont il faut nous remettre.

1. Gilles Cyr, *Pourquoi ça gondole*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 74 p.
2. Hélène Dorion, *L'issue, la résonance du désordre* suivi de *L'empreinte du bleu*, Saint-Hippolyte, Le Noroît, 1999, 102 p. Ces recueils ont déjà été publiés séparément, le premier deux fois, entre 1994 et 1996.
3. Nicole Brossard, *Au présent des veines*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 138 p.